

**Une balle perdue
de
Marc Villard**

Kobé, un Black de 35 ans, se tient à l'arrière d'une Jaguar bleue à vingt mètres du Soweto, un bar de Barbès sud. Il vient d'enregistrer l'arrivée du sixième dealer convoqué par ses soins. Finalement, il s'arrache à la chaleur de l'automobile et pousse la porte du café. Le gérant lui indique la seconde salle où sont installés ses hommes. Kobé rentre, pose son manteau, fait signe à Jimi d'éteindre la sono qui diffuse du 50 cent et rafle une bière ouverte sur une des tables. Côté deal, il est pour le mélange des races: deux blancs, trois noirs et un maghrébin. Sans interroger quelqu'un en particulier, Kobé lance une première ligne.

- Vous avez souffert avec la bande de Morales.
- Putain, dit Pomus, ils étaient douze. On lui laisse La Chapelle, qu'est-ce qu'il vient nous emmerder à Marx Dormoy.
- Comment ça s'est passé ?
- J'ai mis une trempe à un mec de douze ans, dit Adel. Il était chez nous.
- D'accord et ses potes sont venus vous taper. Résultat, je me fais enfler de 200 grammes.
- On va pas se laisser emmerder, dit Pomus. Si tu laisses 50 mètres de trottoir à ces enfoirés, le lendemain ils tiennent la rue.
- Pourquoi ne pas en avoir parlé à Jimi ? Il est responsable quand je ne suis pas là, dit Kobé. Les dealers contemplent maintenant leurs baskets Nike avec beaucoup d'attention. Kobé sort son paquet de Winston, en allume une et se tourne vers Jimi.
- On a perdu combien la semaine dernière avec cette histoire de vendetta contre Mouloud ?
- 300 grammes, dit Jimi. Et Mojo est au cimetière.
- Tu as versé les 5000 euros à sa mère ?
- Bien sûr.
- Il faut passer la voir, c'est la famille, Jimi.
- J'y vais demain. On fait quoi pour Morales ?
- Je vais vous le dire, c'est valable pour tout le monde. La violence idiote, tout ce bordel de revanche, c'est mauvais pour le business. Les flics nous prennent la tête, on perd des hommes, il faut dédommager les familles et on nous vole la came. Je réglerai moi-même les problèmes avec Morales et Mouloud mais vous devez me prévenir au plus vite quand ça chauffe. Jimi me contactera. C'est pas compliqué, quand même. Quant à la came coupée à 20%, j'en veux plus. Quel est l'abruti qui nous fournit en ce moment ?
- Hansson, le grossiste de Mons, dit Jimi.
- On l'oublie, Jimi, tu repasses par Sonia à Barcelone. C'est plus cher mais les camés reviendront. Là, je ne suis pas sûr. Bon, vous avez compris, les gars ? On se calme, on discute, on fait de la thune.

Daniel Varaut, 50 ans, lieutenant à la brigade des stupés, contemple la maquette du bateau qu'il est sur le point de terminer. Dans six mois, il pourra s'y coller tous les jours car la retraite

montre le bout de son nez. Pour l'heure, il délaisse la balance de la salle de bain sous l'œil implacable de sa femme, Mireille, une brune vaguement revêche.

- Alors ? dit-elle.

- 94.

- Tu comptes faire quelque chose ?

- Je vais au hammam.

Varaut doit parfois abandonner son bureau, prendre un revolver et cavalier dans les rues sombres derrière des dealers. A six mois de la retraite, son activité majeure consiste à se planquer et à éviter les affrontements. Il rafle un sac de sport, y enfourne des vêtements de rechange et, d'un pas léger, gagne le hammam de la Goutte d'Or, situé à 400 mètres de son appartement rue Moussorgsky.

Un peu plus tard, Jimi remplace ses dealers à Marx Dormoy. L'un près du marché de Torcy, deux sur la place, un troisième devant la piscine et deux autres plus bas, à l'entrée de la zone industrielle. Puis il renifle l'air frais qui court dans ces espaces trop larges et part téléphoner à Sonia à Barcelone. Pomus, planté près de la piscine, est un artiste et en fonction de la marchandise, tu peux réclamer du bleu, du noir ou du jaune. Ils ne font plus le hasch, la marge est dérisoire, c'est bon pour les tocards. Les seconde vague de clients commence à se pointer dix minutes après le départ de Jimi. Trente minutes plus tard, trois branleurs à Mouloud se positionnent au coin de la rue Pajol, à trente mètres des deux hommes de Kobé, postés devant la piscine. A vue d'œil, trois tunisiens vaguement goguenards. Pomus ne fait pas l'erreur de s'avancer mais apostrophe les emmerdeurs.

- Vous êtes sur le territoire de Kobé. Barrez-vous, trous du cul.

- T'es un vrai dur, Pomus, viens nous virer toi-même.

Pomus et le jeune dealer africain qui l'accompagne n'aiment pas vraiment partager. Ce ne sont pas non plus des négociateurs de haut niveau. Ils traversent vivement le carrefour à demi accroupis. Le jeune maghrébin qui les plaisantait sort un petit Beretta de sa poche de polaire, Pomus arrache un Glock à son blouson et très rapidement le carrefour s'embrase. Planqués derrière les voitures en stationnement, les deux gangs vident leurs chargeurs. Il reste encore deux balles à Pomus qui les tire à l'aveugle. Varaut, qui en a terminé avec le hammam, regagne son domicile situé un peu plus bas et, alerté par les détonations, stoppe à l'angle rue de l'Evangile-Place Hébert. Pour voir. La dernière balle de Pomus se loge dans son œil droit avec une précision chirurgicale. Voyant le passant s'effondrer, la plupart des dealers se carapatent en tous sens. Pomus jette son arme dans un caniveau. Trois femmes sont penchées au-dessus du corps de Varaut qui meurt peu à peu dans le froid et la solitude. Elles ne font

rien, à l'exception d'une concierge d'un proche immeuble qui compose le numéro du Samu.

Ils sont trois dans la salle de réunion des stups, au troisième étage. Pas loin de la machine à café qui débite du Nespresso à longueur de journée. Le seul à boire du whisky, c'est Nénesse. Les deux jeunes, Victor et Korber, fument en récupérant leurs cendres et souscrivent au café.

- J'ai du mal à croire que, buté par des dealers, ce soit un accident, dit Victor.

- On a trois témoignages: sa femme et deux mémés du quartier. Pomus et la clique à Mouloud ont commencé à s'arroser avant même qu'il soit sur place. D'après sa femme, il rentrait du hammam et il s'est trouvé pris dans ce bordel de fusillade, dit Nénesse.

- Armé ?

- Même pas. Depuis un an, il prend tous ses vendredis, il était en congés comme n'importe quel péquin.

- C'était un mauvais flic, relève Korber.

- C'était pas le meilleur mais pas le plus faible d'entre nous. Quand il est arrivé, j'étais déjà dans le service, dit Nénesse. Il montait au feu sans problème et un jour il a pigé que ça ne servait pas à grand'chose. A propos, sa femme ne veut pas garder ses CD de jazz.

- Il a quoi ? Demande Victor.

- Il adorait toutes ces chanteuses: Stacey Kent, Peyroux, Kontomanou ...

- Holiday, Vaughan ? Dit Korber.

- Je crois pas. Il était branché contemporain. L'autre jour, il a vu Belmondo en club pour un hommage à Chet; le lendemain il courrait comme un lapin pour acheter tous les Belmondo disponibles.

Ils se taisent, finalement. La neige, légère, tombe depuis le début de la matinée. Chacun dans son coin pense à la vie, à la mort, aux bons moments trop courts et aux mauvais qui vous tombent dessus impromptu. Il leur reste quatre heures avant l'adieu au collègue, prévu le soir même dans le rade préféré des flics des stups: *Thélo et Pano*.

L'enterrement est prévu pour le lendemain mais ce soir il s'agit de l'adieu des frères d'arme. Mireille, en noir, se tient près d'un commandant et d'un capitaine flanqués de Nénesse. Les mains dans les poches, elle s'informe.

- Vous avez prévu quoi comme musique?

- Heu... comme il aimait le jazz on a pensé à Sydney Bechet, Louis Armstrong, Lionel Hampton, des gens comme ça.

- Gérard, c'était plutôt le genre moderne, là vous en êtes loin.

- Vous pourriez nous prêter des disques?

- Oui, je peux même vous en donner car je vends sa discothèque. Moi je suis plus Julien Clerc, Souchon, vous voyez. Chanson française, quoi.

Nénesse, qui a stoppé le whisky depuis une heure, s'avance d'un pas.

- J'en ai parlé à la crim', ils ont un trio avec sax et les gars sont prêts à venir pour Gérard, ils le connaissent de son passage à la Cité.

- D'accord, ça règle le problème, dit le

commandant.

Il est 22 heures à l'horloge du bistrot et Gérard Varaut est allongé dans un cercueil posé sur une table de billard. Quelques bougies faméiques folâtent alentour. Dans la salle, une trentaine de flics pris de boisson clament à la cantonade que Gégé, c'était pas le mauvais mec et que, vraiment, c'est pas de bol de se faire rectifier par une balle perdue. Ceux qui ont moins bu discutent musique avec Nénesse et Victor.

- Peyroux, Peyroux, faut pas charrier, on garde deux titres à tout casser sur ses albums.

- J'adore *Between The Bars*, dit Nénesse. Elle a quelque chose, un truc dans le timbre de voix, une grande douceur, c'est pas une gueularde.

- C'est ça, c'est ça. Et son Mirabassi, tu aimes ?

- On est fans avec Victor. Un flot de notes, super mélodique et son disque sur les chansons révolutionnaires, c'était un must pour Gérard.

Le capitaine en civil qui discutait hausse les épaules et s'éloigne. Deux sergents (un homme, une femme) sortent pour vomir sur les 4x4 garés devant l'établissement. A l'intérieur, ça chante et trois barbus entonnent *Santiano* en tapant du poing sur la table. Mireille quitte la compagnie, pressentant que le discours ne va plus tarder.

Au même instant, Pomus, en cavale, éteint la lumière de sa piaule dans un meublé de la rue de Panama. Il se colle derrière les rideaux sales de la fenêtre. Maintenant, il a besoin de parler mais ne fait plus confiance à son portable. Kobé fait la gueule, il ne reste que Jimi pour le sortir de là. A minuit pile, il glisse son Glock à l'arrière de son baggy et pointe le nez sur les premières marches de l'escalier du garni. La rue est vide. Il récupère Myrha délaissée par les CRS, l'heure de pointe est passée. Puis il retient le bras d'un dealer inconnu et achète deux grammes de coke. Il se rencogne dans l'entrée d'une maison en réfection et sniffe sa came rapidement. Quand il sort de ce puits d'ombre, il tombe nez à nez avec Jimi.

- Merde, tu m'as fait peur, dit Pomus.

- Toi aussi. Alors qu'est-ce qu'il s'est passé, place Hébert ?

- On a fait le contraire de ce que voulait Kobé. Je sais, je suis con mais ces mecs m'ont mis les nerfs.

- Et pourquoi tu n'obéis pas aux ordres ?

- Je suis un sanguin, tous les Blacks sont comme ça.

- Je suis Black moi aussi, c'est pas une raison. J'ai cinq grammes sur moi, on se la fait ?

Pomus opine du menton. Les deux hommes rentrent dans le chantier éteint, Jimi sort sa coke de la main gauche et de la droite plante un long couteau noir dans le ventre de son dealer. Il s'éloigne lentement et active son portable qu'il porte à son oreille.

- Jimi. C'est fait.

Nouvelle initialement parue dans Jazzman